

Chapitre 1

LE 35^{ème} BATAILLON EN MOUVEMENT

Fin juin 1954, le bataillon stationne en partie à Toulouse, caserne Niel, et en partie au camp de Caylus pour instruction sur le combat d'infanterie contre les blindés avec bazookas. L'adversaire potentiel, à ce moment-là, semble situé à l'Est plutôt qu'au-delà de la Méditerranée. Le tir au bazooka s'effectue, économies obligent, avec un tube réducteur ; les projectiles sont de simples billes du commerce pour enfants.

C'est au cours de cet exercice surveillé de près par le chef de corps du "14", le colonel de Rocquigny du Fayel, que nous parvient l'ordre de départ immédiat pour la Tunisie. Les bazookas remisés au placard, voyage donc jusqu'à Marseille et passage d'une nuit sur les paillasses des hangars du camp de transit Sainte Marthe. Le lendemain, embarquement sur le paquebot "Président de Cazalet".

Sur ce beau navire, les officiers bénéficient du traitement réservé aux passagers assez huppés. Pour les autres, ce sont les étages inférieurs...les serveurs en veste blanche ne descendent pas dans les coursives.

L'arrivée à Tunis donne lieu à un défilé du bataillon qui suscite des commentaires flatteurs, sinon désintéressés, de la part des européens de Tunis. On est pourtant assez loin de la superbe prestation du 14 R.P.C.S., le 14 juillet 1999 sur les Champs-Élysées!



Très vite, départ pour Sidi Bou Zid ([cf. carte](#)). Le trajet s'effectue sur un petit chemin de fer à voie étroite, frère jumeau de ceux circulant, à cette époque, dans ma Corrèze natale. La petite locomotive à vapeur, bijou maintenant pour les collectionneurs, tracte avec vaillance des wagons en bois, chacun d'eux équipé en son milieu d'un poêle à charbon pour le confort des voyageurs. Intéressés par ce paysage tout à fait nouveau pour nous, nous nous tenons par moments debout sur les plateformes avant et arrière de ces

engins ; nous apercevons ainsi, au passage, les toits de la ville de Kairouan la ville sainte, qu'on nous dit interdite aux Européens.

L'arrivée à Sidi Bou Zid surprend, lorsqu'on a imaginé une Afrique torride, du sable partout et des palmiers. En l'occurrence il pleut, cette bourgade est à l'image d'une sous-préfecture de la métropole : un hôtel de ville encadré de majestueux eucalyptus, une grande place macadamisée comme ses voies d'accès ; le désert, ce sera pour plus tard.

Les compagnies embarquent à destination des localités proches ; la nôtre prend place sur les G.M.C. américains ; et par une route superbe, toute droite et plate, nous nous dirigeons vers Bir-El-Hafey, à 28 kilomètres de Sidi Bou Zid vers le sud-ouest. Eh tête du convoi, notre commandant de compagnie dans une jeep Delahaye ; nous le suivons dans ces camions qui ne sont pas équipés de banquettes dos-à-dos, ce qui veut dire qu'en cas d'urgence les occupants, au lieu de sauter tous ensemble de chaque côté, doivent se succéder en sortant par l'arrière du véhicule.

Si nous faisons halte - et le phénomène se reproduira maintes fois - nous avons l'impression d'être les seuls humains dans le paysage. Pourtant, après quelques instants, nous voici entourés d'une foule de gamins loqueteux, aux yeux de braise et aux mains tendues vers nous...

Après une nuit sous la tente, en bordure d'une magnifique plantation d'arbres fruitiers gardée par des auxiliaires tunisiens armés de fusils Lebel, nous découvrons notre lieu de villégiature : l'école communale de Bir-El-Hafey inoccupée en cette période d'été. Il s'agit de bâtiments récents, en rez-de-chaussée, avec de grandes salles où installer nos lits de camp



SUR LA TERRASSE DE NOTRE ECOLE. VILLE LA MITRAILLEUSE U.S. CALIBRE 50
(Photo S. Durau du Pradet)

Picot pour les officiers et des matelas à même le sol pour la troupe. Une grande cour de récréation pour les rassemblements et une terrasse pour installer notre mitrailleuse lourde américaine. De quoi soutenir un siège, encore qu'après essai, force est de constater que ce dernier engin s'enraye obstinément après une première percussion. Cette belle arme restera donc silencieuse ; il aurait suffi, paraît-il, de desserrer légèrement le canon.

Or donc, dans ce cantonnement presque confortable, nous assurons la relève d'une unité de spahis dont le patron, lieutenant ou capitaine, croit devoir nous donner deux conseils :

- ne cherchez pas à "avoir" les fellas en tir tendu ; derrière leurs rochers ils sont trop bien protégés ; il faut les traiter au mortier ou au fusil lance-grenades ;
- ne vous laissez pas capturer, car les rebelles ne peuvent pas s'encombrer de prisonniers, ils ont la manie de les enterrer vivants.

Le premier point nous laisse perplexes : nos petites carabines U.S. ne peuvent lancer de grenades, et l'unique mortier de 60mm de la compagnie n'emporte en opérations, sauf erreur que trois projectiles. C'est d'ailleurs au fusil à lunette que le capitaine d'une compagnie voisine neutralisera un jour un fellagha chargé de couvrir la fuite de ses camarades. Le second point nous fait penser que ce vieux briscard cherche surtout à impressionner les débutants que nous sommes pour la plupart. Mais qui sait ?

En tous cas, cette école de Bir-El-Hafey devait se trouver dans l'une des zones les plus contaminées par la rébellion, car c'est dans sa cour de récréation érigée en "centre de ralliement", parmi vingt-deux autres centres, que les 2719 rebelles recensés, après avoir perdu 230 tués, recevront en novembre 1954 "l'aman" du général Boyer de la Tour et déposeront leurs armes. Certains quotidiens de l'époque en ont témoigné, photos à l'appui.

Ces mois de l'été 1954 ne verront pas de déplacements autres que les sorties en opérations. Fin septembre, notre compagnie cède la place à une formation d'infanterie coloniale, et fait mouvement vers la frontière algéro tunisienne, près d'une localité du nom de Pichon, appellation aujourd'hui disparue - ce qui ne surprend pas car ce nom était celui d'un colonel ayant commandé le 7ème R.T.A. à Constantine (date inconnue).